

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 86

Artikel: Avant le christianisme
Autor: Martin, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

Dans l'Attique, un dénombrement fait par Démétrius de Phalère donne 600 000 esclaves sur 20 000 citoyens. Aussi de crainte qu'ils ne vissent à se compter, était-il défendu de les habiller différemment des personnes libres. A Rome, tel Romain possédait mille, dix mille et parfois jusqu'à vingt mille esclaves. On le voit donc, c'était la plus grande partie du genre humain qui gémissait sous le joug lamentable de l'esclavage lors de l'apparition du christianisme dans le monde.

Mais du principe d'égalité native et essentiel entre tous les hommes déposé dans les âmes par l'Évangile, devait forcément sortir l'affranchissement graduel des esclaves. Le baptême qui revêt l'homme d'une dignité incomparable, place en même temps devant Dieu, tous ceux qui l'ont reçu sur un pied d'absolue égalité. Sans distinction de rang et de personnes, tous se trouvent dès lors confondus sous un même niveau de fraternité et de mutuel amour. A l'amour de Dieu et des hommes se résume en effet toute la doctrine du christianisme. A mesure qu'elle se répand et se propage dans les âmes, nous voyons se briser insensiblement sous son action bienfaisante, les fers de l'esclavage. Attaquer de front l'esclavage, l'Église ne le pouvait. Ce n'eût été rien moins du reste que déclarer la guerre à la société qui comme sur la base et son centre, reposait sur cette institution, si inique qu'elle fût. Elle n'en eut au demeurant pas besoin. Sous le rayonnement de la seule vertu de l'Évangile, tombent les barrières de caste et sur leurs ruines fleurissent bientôt l'égalité et la fraternité chrétienne la plus parfaite. Ce qui contribua pour une bonne part à ce prompt et

magnifique résultat, en pénétrant de ces sentiments, les mœurs nouvelles, ce furent les fréquentes réunions du nom d'*agapes* que tenaient entre eux les premiers chrétiens. Après s'être approché avec l'esclave de la sainte table, le grand seigneur se trouvait tout à l'heure côte à côte avec lui dans ces repas en commun qui couronnaient leurs réunions. Là, la main blanche est délicate de l'un, serrait dans une cordiale étreinte la main rude et calleuse de l'autre. Là, l'homme riche, puissant et fastueux se prosternait avec une profonde vénération devant l'esclave d'hier, devenu prêtre ou évêque. L'antiquité grecque et romaine connaissait déjà certaines réunions. Mais ces réunions n'avaient lieu jamais qu'entre gens de même rang, et les femmes en étaient rigoureusement exclues. A l'agape chrétienne sont admises et reçues avec les mêmes égards que les matrones romaines, jusqu'aux femmes des plus basses conditions. Voilà comment par la douce et pénétrante infiltration des sentiments d'égalité et de fraternité dans les âmes baptisées, l'esclavage disparaissant graduellement et comme par enchantement, des millions de créatures humaines furent rendues à la liberté native de leur nature d'homme, relevée dès lors de l'éminente dignité de chrétien.

Mais parallèlement s'imposait à l'église, l'auguste mission, la lourde tâche de fonder le travail libre. Sous le régime de fer et presque universel de l'esclavage, qu'avait donc bien pu devenir le travail de l'homme libre ? La société antique ne se composait point que de riches seigneurs et de pauvres esclaves possédés par les premiers. Entre ces deux extrémités sociales, il y avait place à des conditions intermédiaires. Beaucoup sans ressources personnelles, et en dehors de toute charge publique ou professionnelle, ne pouvaient évidemment demander

leurs moyens d'existence qu'au travail corporel. Mais pour le païen, ce genre de travail portait le stigmate de la honte. Il était à ses yeux frappé d'une telle déchéance qu'il faisait tout pour échapper à la déshonorante nécessité de travailler de ses mains. D'où dans ces sociétés anciennes, l'éclosion d'une infinité d'industries interlopes : lanistes, bouffons, histrions, mendicants, parasites. Ces derniers non moins méprisés que les autres n'avaient d'autre métier que de courir la ville pour trouver un repas. Quand leurs basses adulations leur avaient attiré une invitation, ils n'étaient point admis à la table des convives qui y figuraient couchés sur des lits, la tête couronnée de fleurs. On les plaçait sur quelque petit siège où on leur jetait de temps à autre quelques bribes du festin, arrosées d'une mauvaise piquette. Ils n'en devaient pas moins payer leur écot par des nouvelles, des historiettes, des bons mots ou tout au moins leur invincible patience à supporter les plus grossières et les plus blessantes plaisanteries des convives. Aussi vils que multipliés que fussent ces sortes de métiers, leur nombre ne pouvait néanmoins suffire à tous ceux qui avaient besoin de gagner leur vie. En dépit de la flétrissure attachée au travail corporel, force était donc pour beaucoup de lui demander quand même leur subsistance. Mais l'ouvrier libre rencontrait parfois devant lui des difficultés telles qu'il se voyait obligé pour ne point périr de faim, à entrer comme esclave ou demi esclave dans des ateliers serviles. L'esclave affranchi qui à l'aide de son petit pécule péniblement amassé durant de longues années, avait pu recouvrer sa liberté, se voyait de même par la force des choses, contraint à retomber dans sa première malheureuse condition. Pour échapper à cette extrémité, il eut fallu pouvoir exercer un métier suffisamment rémunérateur ou en-

Feuilleton du Pays du Dimanche 7

L'anneau d'argent

— Deux braves vieux, le père Fauchard et sa femme, la Segonde ; tous deux se feraient brûler vivants pour le général et la bonne cause. Ils sont avertis, et madame la marquise sera ici bien cachée et bien tranquille chez ces bons gens.

— Tranquille, non ! mon pauvre Arnauldet, tant que je serai loin du général, ce sera impossible !

Une larme brûlante monta sous sa paupière, mais elle la renfonça autant par fierté que par l'habitude prise de contenir d'inutiles émotions.

Au bruit des sabots du cheval, une femme en costume de paysanne vendéenne accourut sur le seuil de la chaumière : son vieux visage,

tanné par le soleil et le grand air, se plissait en profondes rides circulaires ; ses petits yeux perçants luisaient sous les broussailles des sourcils grisonnants, mais un sourire doux et gai animait d'une expression de bonté cette figure qui n'avait plus grand'chose de féminin.

Quant au père Fauchard, il ressemblait à sa femme, comme il arrive à ces gens d'existence uniforme et paisible qui, ayant toujours partagé la même vie et les mêmes occupations, finissent par avoir même air, mêmes gestes. Le vieil homme apparaissait encore plus ridé, plus bronzé que sa ménagère ; mais, malgré leur âge, ils restaient très solides et agiles sous leur peau de paysan ridée et cuite au soleil depuis soixante et des années.

Tous deux accueillirent la femme du fameux général avec les témoignages d'un respect profond, mêlé d'une admiration naïve pour sa beauté, son grand air et sa mise, qui, bien que fort simple pour une femme de son rang, leur

paraissait celle d'une reine. Rarement ils allaient à la ville, et dans leur existence pareille chaque jour, passée sous ce chaume, jamais ils n'avaient vu d'aussi près une grande dame, une femme noble ! une semblable apparition !

Le son si doux de sa voix, ses manières simples et affables achevèrent de gagner le cœur des deux mélayers ; de plus, ils connaissaient par les bruits qui couraient toute la Vendée, le dévouement de la marquise de Lescure à la cause du roi et de la religion, ainsi que son attachement exalté pour son mari. La femme du général, chez eux ! confiée à leurs soins, à leur probité ! quel honneur ! Ils ne se sentaient pas de joie et d'orgueil.

Descendue de sa monture, la marquise s'aperçut que, malgré ses inquiétudes, elle mourait de faim et de soif, car la nature reprend ses droits, toujours, en dépit des fatigues et du chagrin. Elle se laissa tomber sur le banc de chêne, noirci par l'usage, qui longeait la grande table, et